Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

13 spécial | 2006

La Figure de Jules César au Moyen Âge et à la Renaissance

Images de Jules César dans l'œuvre d'Étienne Pasquier

Denis Bjaï

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/846>

DOI : 10.4000/crm.846

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2006

Pagination : 22-36

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Denis Bjaï, « Images de Jules César dans l'œuvre d'Étienne Pasquier », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 13 spécial | 2006, mis en ligne le 03 avril 2009, consulté le 15 décembre 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/crm/846> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.846>

Tous droits réservés

Images de Jules César dans l'œuvre d'Étienne Pasquier.

La communication annoncée devait concerner *Les Recherches de la France*, elle sera finalement de portée plus large puisqu'elle prendra en considération l'ensemble des textes réunis dans *Les Œuvres* de 1723¹, ainsi que le *Recueil des rymes et proses* (1555, pour son épître dédicatoire à Louis Braillon et Christofle de Foussomme), la *Congratulation* à Henri III sur sa victoire contre les reîtres (1588), *Le catéchisme des Jésuites* (1602), le 7^e livre des *Epigrammata*, joint au *Tumulorum liber* (1618, posthume), *L'interprétation des Institutes de Justinien* (manuscrit publié seulement au XIX^e siècle, par les soins du chancelier Pasquier) et les diverses plaquettes réunies par Dorothy Thickett sous le titre d'*Écrits politiques* (malgré l'authenticité discutée de certaines pièces², comme l'*Exhortation aux Princes et Seigneurs du Conseil Privé du Roy*). Pour maîtriser un aussi ample corpus, nous avons naturellement tiré parti des index offerts par les éditions modernes, sans toutefois leur faire aveuglément confiance ni leur demander plus qu'ils ne peuvent offrir. Ainsi le précieux *index nominum* de l'édition des *Recherches* dirigée par Marie-Madeleine Fragonard et François Roudaut (Paris, Champion, 1996), à l'entrée « César (Jules) », n'offre pas moins de vingt-deux renvois³, mais on est toutefois conduit à en retrancher la double mention du précepte évangélique « Rendez à Cesar ce qui appartient à Cesar » (III, 200, et VIII, 718)⁴. De plus, il ne discrimine pas les deux Jules César distingués pourtant par la table des matières ancienne, qui spécifiait, après quatre références au grand Romain, « Jules Cesar Gentil-homme Capuan commis à la garde de Jeanne seconde Reine de Naples, par Jacques de Bourbon son mary, conspire contre luy, est découvert, et puis exposé pour cela au supplice » (t. I, p. 172) : en l'occurrence, Giulio Cesare di Capua, victime d'une sombre vengeance de Jeanne II et exécuté le 1^{er} janvier 1416⁵. César ne figure pas en revanche dans l'index de l'édition Dupouy des *Jeux poetiques* (Champion, 2001), à juste titre puisqu'il n'est jamais nommé, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il soit

¹ Amsterdam [Trévoux], 2 vol. in-folio (improprement intitulées *Œuvres complètes* dans le reprint Slatkine de 1971). Sur les lacunes de cette édition, voir Cl. Sutto, *Introd. au Catéchisme des Jésuites*, Sherbrooke, Éd. de l'Université, 1982, p. 18-19.

² Un état récent de la question dans Tr. Peach, « Autour de l'«affaire Chastel» : le *Discours de l'amour du pere* (d'Étienne Pasquier ?) », *Réforme Humanisme Renaissance*, 40, juin 1995, p. 43, n. 18.

³ Certains d'entre eux valant pour plusieurs pages consécutives (dans l'édition reproduite de 1665). On corrigera toutefois I, 18-19 en I, 18 et 20 ; ainsi que VI, 547, en VI, 548. Le nom de César apparaît bien sûr dans beaucoup d'autres entrées, par exemple à *Diette(s)* : « Diette signifiée à Rheims par Jules Cesar [...] », « Diettes et assemblées generales faites es Gaules avant la venue de Jules Cesar, et continuées par luy », « deux Diettes memorables en Gaule en l'absence de Cesar ».

⁴ N^{os} de livre et de page dans l'éd. reproduite de 1665 (à laquelle se réfère l'index), qui correspondent aux p. 634 et 1636 de l'éd. Champion. Par commodité, nous renverrons dorénavant aux pages de l'éd. moderne.

⁵ Voir le *Dizionario biografico degli Italiani*, 39, 709b-712a.

totalelement absent du recueil. Dans le tercet final du sonnet II, 21, l'amant vainqueur laisse éclater sa joie en termes proprement césariens :

Je vien, je v[o]y⁶, et de ce mesme pas,
Victorieux, je mets la nymphe bas,
Fut-il jamais escarmouche plus belle ? (p. 260)

Puisque ces vers nous remettent en mémoire un des mots les plus célèbres de César, nous partirons de ses *dicta*, recueillis par Plutarque dans les *Apophtegmes de rois et de généraux*⁷, avant d'envisager ses faits mémorables, consignés par lui-même dans ses *Commentaires*, par Plutarque dans les *Vies parallèles* et par Suétone dans celles des *douze Césars*. Comment Pasquier les reprend-il et les utilise-t-il au fil de son œuvre ? Le fameux *Veni, vidi, vici* se retrouve, mis cette fois au service de la rhétorique encomiastique, dans la *Congratulation* sur la paix de mars 1598 offerte à Henri IV, vainqueur en Bretagne du duc de Mercœur sans même avoir eu à en découdre avec lui,

avec un heur beaucoup plus grand que celui de Jules Cesar, lequel escrivant au Senat de Rome, d'une ville par luy nouvellement conquise [Zéla], mit d'une façon bravasche ces trois mots : Veni, Vidi, Vici. Voulant dire, qu'aussi-tost qu'il fut venu et veu, la ville luy avoit esté renduë. Mais icy, le Duc de Mercœur ne donna pas le loisir au Roy d'entrer dedans la Province ; car aux premieres nouvelles de son acheminement, il luy envoie dans Angers le papier blanc, pour recevoir de luy telle loy qu'il voudroit : en l'autre il estoit seulement question d'une ville ; en cette-cy, d'une tres-grande Province ; en l'autre, Cesar estoit venu, et puis avoit esté veu ; ny l'un ny l'autre en cette derniere victoire de nostre Roy : son destin vouloit que la fin de ses guerres civiles fust couronnée d'un si brave exploit (à la suite de la lettre XVI, 7, à Scévole de Sainte-Marthe, dans les *Œuvres*, t. II, col. 474 CD).

Le parallèle flatteur entre le roi victorieux et le chef ligueur venu à résipiscence est construit sur un « comble » historique (une victoire éclair éclipsant celle même de César), qui se rencontre déjà, par exemple, sous la plume de Guichardin décrivant la descente triomphale de Charles VIII sur Naples⁸ et auquel recourra encore le père Coton dans son oraison funèbre de Henri IV (1611)⁹. Autre

⁶ Nous adoptons la variante des *Lettres (je voy pour je vey)* donnée par l'apparat critique, p. 399.

⁷ *Les dicts notables des anciens Roys, Princes et grands Capitaines* dans la traduction d'Amyot (*Les œuvres morales et meslées*, Paris, Vascosan, 1572, p. 208A-F).

⁸ « Grâce à l'étonnant concours d'une chance inouïe, il avait, surpassant l'exemple même de Jules César, vaincu avant d'avoir vu » (*Histoire d'Italie*, I, 19, trad. J.-L. Fournel et J.-Cl. Zancarini, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1996, p. 104 - corriger l'index, s.v. « César », qui renvoie par erreur à la p. 91).

⁹ « Ses desseins et résolutions guerrieres effraient ses ennemis, avant qu'il sortist de son Louvre, il vainquit avant qu'estre au lieu du combat, plus heureux et fortuné que ce valeureux Romain, à qui seul durant le cours de l'antiquité fut permis de dire *veni, vidi, vici*, vraiment un foudre de guerre » (cité par J. Hennequin, *Henri IV dans ses oraisons funèbres*, Paris, Klincksieck, 1977, p. 154). Le mot se rencontre sous la plume du roi lui-même, dans une

mot rapporté par Plutarque et Suétone, le vœu d'une mort imprévue, « la moins préméditée et la plus courte », « la moins pourpensée », sous la plume de Montaigne¹⁰. Non seulement il inspire l'épithaphe latine de César recueillie dans le *Tumulorum liber* posthume (Paris, Laurent Sonnius, 1618, p. 294) : *Optavi si quid mihi nil fortuna negavit, / Quin moriens votis fuit et illa meis* [J'ai souhaité, si la fortune ne m'a rien refusé, qu'à ma mort elle ait aussi favorisé mes vœux] ; mais Pasquier l'introduit encore dans une lettre « historique » à Pierre Airault consacrée aux assassinats de Blois, au terme d'un nouveau parallèle, cette fois entre le dictateur romain et le prince lorrain : « Cesar souhaitoit de mourir d'une mort violente ; Monsieur de Guise prevoyoit qu'il en mourroit »¹¹. Si la réflexion du premier est bien attestée, celle du second ne l'est guère, ce qui conduit Pasquier à enchaîner sur un souvenir personnel, où il raconte comment un jour d'été, trouvant chez lui le duc court vêtu, il le mit en garde contre le risque qu'il faisait courir à sa santé ; « et il me respondit, qu'il n'en falloit avoir de peur, parce que la fin de sa vie estoit destinée à un coup de balle ». On voit quelle posture avantageuse adopte ici l'épistolier, se muant en Plutarque d'Henri de Guise et recueillant pour la postérité ses intuitions prémonitoires (au choix de l'arme près). Plus allusivement Pasquier rappelle le mot généreux inspiré à César par le suicide de Caton (« tu m'as envié l'honneur de t'avoir sauvé la vie », trad. Amyot), quand dans le *Pourparler du Prince* le Courtisan qu'il met en scène souligne la grandeur toute stoïcienne du geste, « ores qu'il [Caton] fust acertené, que sa grace luy fust ja enterinée en la fantaisie de Cesar »¹². Mais la phrase la plus forte, où éclate le cynisme de l'ambitieux prêt à tout pour assouvir sa soif de pouvoir, c'est au *De officiis* autant qu'à Suétone que l'emprunte Pasquier. César, rappelle Cicéron, avait toujours à la bouche deux vers d'Étéocle dans *Les Phéniciennes* d'Euripide (v. 524-525), rendus en latin *Nam si violandum est ius, regnandi gratia / Violandum est* [Car s'il faut violer le droit, que ce soit pour régner]¹³. Pasquier les reprend à son tour, dans le contexte politique et polémique de *L'antimartyr de frere Jacques Clement* (1590), comme argument complémentaire susceptible de justifier les assassinats de Blois (« Joint comme disoit Cesar, s'il faut violer le droit, c'est pour régner »)¹⁴, mais il enchaîne prudemment sur l'exemple turc de Bajazet II, qui put goûter les suaves délices du pouvoir, une fois liquidés père, frères et neveux. À ces *dicta* on ajoutera

lettre d'avril 1606 à la princesse d'Orange [Louise de Coligny], sur « l'heureux succès du voyage de Sedan » : « Ma Cousine, Je dirai comme fit César : "Veni, vidi, vici" [...] de Sedan » (Henri IV, *Lettres d'amour et écrits politiques*, éd. J.-P. Babelon, Paris, Fayard, 1988, p. 300).

¹⁰ *Les Essais*, II, 13, éd. Villey-Saulnier, 608A, et III, 12, 1052B.

¹¹ Lettre XIII, 6 (*Lettres historiques*, éd. D. Thickett, Genève, Droz, 1966, p. 372). Ce passage est mal référencé dans la « Table des choses plus memorables » du tome II des *Œuvres* : il faut lire 374A, pour 574A.

¹² *Pourparlers*, éd. B. Sayhi-Périgot, Paris, Champion, 1995, p. 73.

¹³ *De off.*, III, XXI, 82. Cf. Suétone, *Vie de César*, chap. 30.

¹⁴ *Écrits politiques*, éd. citée, p. 206. Le mot se retrouve aussi chez Thevet : « Encore enfant il souloit avoir ceste sentence fort frequente. Si le droict humain est à violer, l'appetit de regner en doit estre la cause principale » (*Pourtraits et vies des hommes illustres*, Paris, Veuve Jean Kervert et Guillaume Chaudière, 1584, livre VIII, chap. 135, fol. 622^v, manchette « Axiome de Cæsar »).

un *scriptum*, tiré des *Commentaires sur la guerre des Gaules*. La remarque de César sur le goût des Gaulois pour le changement (*nouis studere rebus*, *B.G.*, III, 10, et IV, 5) fournit à Pasquier l'argument d'une épigramme offerte à son fils Théodore qui, dans le contexte des guerres civiles, en prend l'exact contrepied et appelle la France déchirée à se défier de la *nouvelleté* :

*Nouis rebus non studendum.
Rebus studere proprie dicas nous,
Antiquitatis regulam qui deserit :
Nouis studere rebus, inquit, Julius,
Dum res nouas molimur in Rempublicam ;
Velis utrumuis, pessime voles tuis.*

[Il ne faut pas aspirer au changement. Tu dirais proprement qu'il aspire au changement, celui qui abandonne la règle des Anciens. Nous aspirons au changement, dit César, quand nous tramons des changements contre l'État. Quoi que tu veuilles, tu voudras le plus grand mal aux tiens.]

Car César fut un grand écrivain, que Pasquier n'omet jamais de compter parmi les figures les plus éminentes de la *latinitas aurea*, aux côtés de Cicéron et de Salluste (*Lettres*, III, 4, à Ramus¹⁵, et *Recherches*, VIII, 3, p. 1516), de Virgile (*ibid.*, p. 1526), d'Hortensius et d'Asinius Pollion (*Rech.*, IX, 29, p. 1828), de Plaute, de Térence et d'Horace (*L'interprétation des Institutes*, II, 16)¹⁶. Si César se voit un temps reconnu (dans la seule épître dédicatoire des *Rymes et proses*¹⁷) des qualités de lecteur qui lui feraient estimer, comme à Pline l'Ancien, qu'il n'est pas de livre dont on ne puisse tirer profit, si, orateur talentueux lui-même, il se laisse à son corps défendant émouvoir par la pathétique plaidoirie de Cicéron en faveur de Ligarius¹⁸, c'est surtout comme mémorialiste et historien, dans le *De bello Gallico*, qu'il suscite l'intérêt de Pasquier.

La lettre à Pellejay sur les *Commentaires* de Monluc (immédiatement après celle, plus connue, sur *Les Essais* de Montaigne) en vante le style « soldatesque »

¹⁵ *Choix de lettres sur la langue, la littérature et la traduction*, éd. D. Thickett, Genève, Droz, 1956, p. 101.

¹⁶ Éd. du chancelier Pasquier, Paris, 1847, p. 181.

¹⁷ « ... à l'imitation d'un Cesar et Pline en tous livres qui se presentoient », Paris, Vincent Sertenas, 1555, fol. 3^v-4^r. Mais les mentions suivantes, récurrentes sous la plume de Pasquier (*Recherches*, IX, 3, p. 1727 ; *Lettres*, VI, 4, in *Les Œuvres* de 1723, t. II, col. 158C, et IX, 6, in *Lettres familières*, éd. D. Thickett, Genève, Droz, 1974, p. 158), réfèrent seulement à Pline (d'après son neveu Pline le Jeune, *Lettres*, III, v, 10).

¹⁸ Second *Colloque d'Amour*, dans *Les Œuvres*, t. II, col. 796D ; et *Lettres familières*, XII, 1, p. 206, dans un parallèle hyperbolique et complaisant avec la plaidoirie de Pasquier pour Jean d'Arconville (« En cela ce grand orateur vainquit l'opinion d'un homme, et moy celle de neuf ou dix mille, qui tous s'en retournerent persuadez en la faveur d'Arconville »). Il est encore question des causes plaidées devant César par Cicéron, « tant pour Marcellus que pour Ligarius », dans *Les Recherches*, VIII, 5, p. 1531.

(XVIII, 2, col. 519C)¹⁹, épithète que le célèbre chapitre « De l'institution des enfants » appliquait déjà, sur la foi de Suétone²⁰, à celui de César (livre I, chap. 26, éd. Villey-Saulnier, 172A). Le titre même est significatif : Monluc a intitulé *Commentaires* ce que Commynes et les frères Du Bellay ont intitulé *Mémoires*, afin « de suivre la piste du grand Jules Cesar Romain, qui donna pareil nom à l'histoire des guerres par luy heureusement exploitées » (col. 520B). Même si Monluc n'a pas livré lui-même son texte à la presse et que le titre de *Commentaires* fut choisi par Florimond de Ræmond pour l'édition posthume de 1592, la référence attendue se rencontrait bien au seuil de l'ouvrage, inspiré au dire de l'auteur par « le plus grand capitaine qui ait jamais esté, qui est Cesar »²¹ et dédié à d'autres officiers, pour qu'ils y apprirent l'art de la guerre. Au XVI^e siècle, fait observer Claude-Gilbert Dubois, « les *Commentaires* constituent une variante particulière des *Mémoires* : l'usage des deux mots est ambigu, et Guillaume du Bellay, aussi bien que Monluc, l'emploient l'un pour l'autre »²². Pasquier lui-même se réfère en général aux « Mémoires de la Gaule » de César²³, parce qu'il entend un peu différemment l'autre terme : « de moy, j'appelle Commentaires, les belles instructions militaires que nostre Monluc baille à la suite de son narré » (col. 520B)²⁴.

Pour l'antiquaire soucieux de remonter jusqu'aux origines de la France et de s'autoriser des textes les plus anciens parvenus jusqu'à nous, César, en l'absence de documents proprement gaulois, est une source contemporaine aussi précieuse qu'irremplaçable, quoique d'un maniement délicat, puisqu'il faut lire entre les lignes ce que le *De bello Gallico* nous donne à entendre fortuitement (« à la traverse », *Recherches*, I, 1, p. 255, et 2, p. 263), ramener le monument littéraire au statut de document historique pour y décrypter des vérités cachées²⁵. C'est bien César qu'il faut reconnaître, dès le chapitre premier, parmi ces « quelques Capitaines de Rome » (p. 255) qui consignèrent des traits singuliers de la civilisation gauloise, comme l'interdiction faite aux enfants de se présenter devant leurs parents (*B.G.*, VI, 18)²⁶ ou l'exécution du dernier arrivé au conseil armé (*B.G.*, V, 56)²⁷. Son nom apparaît exceptionnellement au titre du chapitre suivant (sur les 309 que comptent les neuf

¹⁹ Cf. Monluc lui-même revendiquant « ses commentaires mal polis, comme sortans de la main d'un soldat » (*Commentaires*, éd. P. Courteault, Paris, Gallimard, 1964, p. 22).

²⁰ *Eloquentia militarium* (I, IV, 1) transcrit *Eloquentia militari, qua re* dans certaines éditions.

²¹ *Ibid.*

²² *La conception de l'histoire en France au XVI^e siècle (1560-1610)*, Paris, Nizet, 1977, p. 170.

²³ Dans *Les Recherches*, I, 10, p. 300 ; II, 16, p. 467 ; VIII, 2, p. 1508 (« ses memoires des guerres de la Gaule ») et 1509 ; IX, 40, p. 1931. Une seule occurrence de *commentaires* (« Jules Cesar en ses Commentaires des guerres faites és Gaules », IX, 2, p. 1714).

²⁴ Voir, sur ce passage, les analyses de J. Céard (« Les transformations du genre du commentaire », *L'automne de la Renaissance*, éd. J. Lafond et A. Stegmann, Paris, Vrin, 1981, p. 103-104 ; et la section « Les formes du commentaire », dans le *Précis de littérature française du XVI^e siècle*, dir. R. Aulotte, Paris, PUF, 1991, p. 180-181).

²⁵ Sur l'utilisation circonspecte de César dans *Les Recherches*, voir G. Huppert, *L'idée de l'histoire parfaite*, trad., Paris, Flammarion, 1973, p. 41-42.

²⁶ Cf. Montaigne, *Les Essais*, II, 8, 396A.

²⁷ Référence à ajouter, dans l'apparat critique de l'éd. Fragonard-Roudaut. Le même passage du *B.G.* est à nouveau allégué au livre II, chap. 16, p. 468.

livres des *Recherches*)²⁸ : « Que Jules Cesar n'eut les Gaulois en opinion de Barbares, et que l'occasion de ce vint de leur ancienne police [...] ». Aux modernes diffamateurs italiens du glorieux nom gaulois, comme Paul Jove et Crinito, Pasquier oppose leur lointain ancêtre latin. Non que César ait été moins hostile aux Gaulois que les autres Romains, « toutes-fois comme celui qui n'en parloit par advis de pays [par chauvinisme], ains qui par longue usance et frequentation connoissoit leur ordre et police, se trouve avoir plus de respect, que tous les autres » (p. 260). À deux (fâcheuses) exceptions près, dûment pointées par l'exégète (*B.G.*, III, 23, et V, 34)²⁹, César réserverait l'appellation de *barbare* aux Bretons et aux Germains. « De sorte que l'on peut par-là connoistre en quelle reverence estoient les manieres de faire de nos Gaulois à l'endroit des nations prochaines, et mesmement envers ce grand Jules Cesar » (p. 261). C'est toute l'ancienne civilisation de la Gaule que Pasquier fait ressurgir, en alléguant ou en traduisant des chapitres entiers des *Commentaires* : fonctions judiciaires des Druides, exercées notamment lors des assemblées annuelles *in finibus Carnutum* (*B.G.*, VI, 13), au pays des Carnutes (devenu « sur les limites du Chartrain », p. 261), dans lesquelles Pasquier est tenté de voir l'origine lointaine des Grands Jours (p. 263) ; convocation de diètes, malgré les divisions entre peuples, pour régler les questions d'intérêt général (*B.G.*, V, 56, et VII, 4 / p. 262) - sans qu'il faille y rechercher la source de nos états généraux, le « menu peuple », c'est-à-dire le tiers état, n'y étant point convoqué (II, 7, p. 397)³⁰. Enchaînant sur le cas particulier des Éduens, qui dépêchent des ambassadeurs à César pour lui demander d'arbitrer entre Cotus et Convictolitave, Pasquier condense les chapitres 32 et 33 du VII^e livre des *Commentaires* en une unique citation d'une trentaine de lignes, dont, sans tenir compte des informations proprement historiques du passage, il extrait quatre principes de droit public, livrés presque à son insu par le mémorialiste (« à la traverse, et peut-estre sans y penser », p. 263 ; « en passant », p. 264) :

Mais que tirons-nous de cecy ? En premier lieu qu'entre les Heduens, le Roy estoit sans plus annuel. En second, qu'il ne luy estoit loisible, pendant son magistrat [sa magistrature], vuider les fins du pays. Tiercement que d'un parentage deux ne pouvoient estre Senateurs. Et finalement que les Prestres qui par commune renommée devoient estre plus religieux et fidelles, estoient commis pour l'election de ceux qui estoient appelez à cét estat (*ibid.*).

²⁸ À comparer aux deux chapitres « césariens » (sur 107) des *Essais* de Montaigne : « D'un mot de Cæsar », I, 53, et « Observations sur les moyens de faire la guerre de Julius Cæsar », II, 34.

²⁹ Elles sont en réalité au nombre de 8 (plus 4 pour les Gaulois Belges), et associées davantage à l'idée d'ignorance qu'à celle de sauvagerie, suivant notre collègue Émilie Ndiaye, qui nous a aimablement communiqué son article, « *Barbarus*, une dénomination de l'ennemi étranger dans *De Bello Gallico* et *De Bello ciuili* de César », à paraître dans *Scholia*.

³⁰ Le *Plaidoyé pour M. le Duc de Lorraine*, de 1572, soutenait un point de vue différent : « Telles assemblées se font assez souvent en cette France, quand le besoin le requiert ; et y ont esté autresfois plus communes et familiares qu'elles ne sont ; voire que du temps mesme que la France portoit le nom des Gaules, on en usoit fort frequemment, *ubi de summa rerum agebatur* ; comme nous apprenons de Jules Cesar, en ses *Commentaires* » (in *Les Œuvres*, t. I, col. 1069B). Mais il s'agit là, pour l'avocat, de faire valoir la bienveillance avec laquelle le duc traite et consulte ses sujets.

Dès ce chapitre liminaire Pasquier souligne la force de la coutume, dont César lui-même tire parti en convoquant de sa propre initiative une assemblée des nations gauloises (*B.G.*, VI, 44)³¹ et en maintenant les vieux usages, même après la conquête romaine (p. 262)³². C'est le « droit ancien et originel des François [...] ; comme, de fait, Jules César le met, au commencement de ses memoires de Gaule [I, 1] », rappelle le juriste (*L'interprétation des Institutes*, I, 14, p. 29), en écho à l'historiographe (*Recherches*, IX, 40, p. 1931) et à l'épistolier (*Lettres*, IX, 1, col. 225C, et XIX, 15, col. 577B), non sans mettre en doute au passage le régime gaulois du douaire tel que l'expose César (*B.G.*, VI, 19, cité dans *L'interprétation*, II, 76, p. 325).

Si l'auteur des *Commentaires* répugne à nous traiter de barbares, il ne se prive pas en revanche de stigmatiser notre légèreté, il est même « l'un de nos premiers parrains » à « nous baptiser de ce nom » (*Rech.*, I, 4, p. 272)³³. Pasquier ne se contente pas de lui opposer le jugement contraire de l'empereur Aurélien, il réinterprète le terme afin de retourner en qualité le défaut prêté à tort aux Gaulois, assurément trop fiers pour aliéner leur liberté et se plier à un joug étranger. « A cette cause voyez-vous bien peu, que ce mesme Cesar nous appelle legers, que tout d'une suite il ne die et adonnez à choses nouvelles et mutations » (p. 273), par référence au *De bello Gallico*, IV, 5 (*sunt in consiliis capiendis mobiles et nous plerumque rebus student*), comme dans l'épigramme latine déjà citée. Les Gaulois ne sont pas tant inconstants que turbulents, qui ne cesseront de donner du fil à retordre à César et à ses successeurs, malgré les honneurs consentis pour les amadouer, par exemple en admettant au Sénat plusieurs d'entre eux (p. 273)³⁴. Sur la fin du même chapitre, Pasquier allègue un second passage relatif à la *leuitas animi* des Gaulois (*B.G.*, II, 1) pour y déceler que César « est contraint en passant de dire, qu'entre les autres occasions de nos revoltes, la principale venoit de ce qu'il nous estoit fascheux de perdre avec nostre liberté la reputation que nous avions acquise par plusieurs siecles de nostre vaillantise et proüesse » (p. 274). Pour autant l'auteur des *Recherches* ne gratifie pas les Gaulois de toutes les qualités. Ils eurent leurs défauts, mais autres que ceux qu'on leur impute, « au moyen desquels les Romains s'emparerent principalement des Gaules » (titre du chapitre I, 5) : ils furent désunis et ils eurent l'imprudence de faire appel à l'aide étrangère, comme les Français du XVI^e siècle pendant les guerres civiles. Aussi Pasquier ne cesse-t-il de stigmatiser ces deux travers, qui mettent la patrie en danger. Les Gaulois incapables de s'entendre se livrèrent eux-mêmes à leur vainqueur, comme le souligne rhétoriquement la *Lettre* I,

³¹ Pasquier donnera aussi l'exemple de l'assemblée gauloise convoquée par César à Paris (*B.G.*, VI, 3 / *Rech.*, IX, 2, p. 1716).

³² Ou du moins en préserver les apparences : César maintint les anciennes Diètes « (par une hypocrisie familière aux Romains) pour faire paroître qu'il nous entretenoit en nos anciennes franchises et libertez » (II, 7, p. 397).

³³ L'édition Fragonard-Roudaut, qui reproduit le texte de 1665, imprime « parens ». Nous adoptons la leçon *parrains* des éd. antérieures (« Choix de variantes », p. 1960).

³⁴ Voir encore I, 7, p. 284 ; et *Lettres*, I, 12, col. 20B. Le vers cité par Suétone, *Galli in Curia brachias deposuerunt, latum clauum sumpserunt* (*Vie de César*, 80), conforte Pasquier dans sa conviction, fondée, que *braie* est d'origine gauloise (VIII, 2, p. 1511).

12, à Sébillet, au moyen de la dérivation *subjuguer/subjugateur* : « Que si nous voulons venir à Jules Cesar, que l'on recite avoir esté subjugateur de noz Gaules, si vous le pensez tel, vous vous abusez : par ce que les Gaulois se subjuguerent eux-mesmes par un malheur qui est presque familier à tous peuples, quand leur estat se doit changer ; je veux dire par les guerres civiles et intestines qui lors vogoient dans les Gaules » (col. 19D-20B). Ce sont les Éduens qui commettent l'erreur fatale de se tourner vers l'étranger : « Ils ont recours aux Romains, desquels ils se disoient confederez. Jules Cesar est delegué pour ceste affaire, lequel prend leur querelle en main ; mais voyant les forces des uns et des autres, decliner par leurs divisions, à leur propre ruine, apres avoir remis sus les Heduens, il rendit pour fin de jeu toutes les Gaules, tributaires au peuple de Rome » (*Lettres historiques*, X, 6, à Brûlard, éd. Thickett, p. 232-233)³⁵. Pasquier insiste dès lors sur le parti que sut en tirer César pour se soumettre, en même temps que la Gaule, sa propre patrie : « En sorte qu'il n'y eut jamais plus grande occasion qui apporta fin à la liberté des Gaulois, que celle mesme qui donna peu apres definement à la grande Republique de Rome » (p. 275-276). Il y revient deux chapitres plus loin en élargissant le propos aux Francs de Clovis, jusqu'à en faire une espèce d'ironique loi de l'histoire : « l'heur de la Gaule a esté tel, que de la mesme main qu'elle a esté subjuguée par l'Italien ou Germain, cette victoire s'est tournée à la foule et oppression, voire entiere servitude de l'Italie ou Germanie, qui se vançoit estre de nous victorieuse » (I, 7, p. 284)³⁶.

Dans le livre VIII, consacré aux questions de langue, Pasquier recherche chez César des informations sur l'idiome gaulois et son éventuelle « conformité » avec le grec, à laquelle il ne croit guère. Plusieurs passages du *De bello Gallico* lui permettent d'étayer sa conviction (chap. 2, p. 1508) : la lettre en grec adressée par César à Quintus Tullius Cicéron³⁷, dont le camp est assiégé par Ambiorix, et inintelligible aux Gaulois pour le cas où elle serait interceptée (*B.G.*, V, 48) ; lettre écrite en langue grecque, et pas seulement en caractères grecs, puisque ceux-ci sont connus des Helvètes (*B.G.*, I, 29)³⁸, tout comme des Gaulois (*B.G.*, VI, 14). Pasquier

³⁵ Cf. *Le catéchisme des Jésuites*, III, 25 (éd. Sutto, p. 436-437), et l'*Exhortation aux Princes et Seigneurs du Conseil privé du Roy* (*Écrits politiques*, éd. Thickett, Genève, Droz, 1966, p. 90), qui exclut toutefois un plan prémédité : « Quand Jules Cesar entreprit la grande conquête des Gaules, il imaginoit seulement la vengeance de ceux d'Autun confederez de la Republique Romaine, son dessein n'estoit pour lors autre, que le profit de sa patrie. Mais apres que la fortune eut conduit ses entreprises à effect, et qu'il se veit avoir une grande partie des armes de Rome en sa main, il commença de bastir nouvelles imaginations au dommage de sa republique, et de vouloir reduire sous sa seule dition et puissance toute la majesté du peuple ».

³⁶ Cf. la *Lettre* I, 12, à Sébillet : « Mais encores en ce malheur là, eusmes-nous cest heur, que la fortune n'appresta telle faveur à Cesar, sinon afin qu'ayant reduit souz sa devotion les Gaulois, [...] il se preparast puis après par leur vertu une voye pour ruiner et mettre à fin toute la gloire de Rome » (col. 20B).

³⁷ « ... à Labienus son Lieutenant general » dans les premières éditions (« Choix de variantes », p. 2098), comme dans la *Lettre* X, 11, à Ange du Coignet (col. 275C).

³⁸ On corrigera ici la n. 61, p. 1508, de l'éd. Fragonard-Roudaut (qui renvoie à nouveau à *B.G.*, V, 48). La *Lettre* I, 12, à Sébillet, reprend la thèse celtophile d'un emprunt des caractères gaulois par les Grecs (col. 20D) ; sur l'influence probable du *Liber de moribus*

recherche surtout chez César des éléments permettant de remonter directement à l'idiome celte. Ainsi la mention des six cents hommes tout dévoués à la personne du chef sontiate Adiatuanus, *quos Galli Soldurios vocant* (B.G., III, 22), lui fait rejeter l'étymologie traditionnelle et approximative par *Solidis, quasi Solidariis* : « Comme si les Gaulois qui n'avoient auparavant aucune habitude avec les Romains, eussent esté emprunter de leur langue un nom de leur principale police [...]. La solde doncques fut ainsi dite, par ce que le Souldart s'employant pour son Seigneur en la guerre, et meritant quelque recompense, on appela cette recompense souldre, ou souldoyement » (p. 1509-1510)³⁹. Pasquier fait aussi son miel de ce passage de Suétone (*Vie de César*, 24) sur le recrutement d'une légion gauloise à laquelle César conserva son nom celte d'*Alauda*, l'alouette (p. 1510)⁴⁰. Même curiosité, au livre suivant, pour les toponymes : à César historien de Paris, Pasquier reprend le nom de *Lutetia Parisiorum* (B.G., VI, 3), *Lutetia* dérivé du gaulois *Lut* (langue, comme chacun sait, beaucoup plus brève que le latin) et par *Parisiorum*, « voulant dire que cette ville estoit assise en *Parisy* » (IX, 2, p. 1714)⁴¹.

Mais l'homme de plume fut aussi homme d'action, dans les domaines militaire, juridique et politique. Si la guerre n'est pas le centre d'intérêt principal d'un parlementaire comme Pasquier, en un temps où on lit les *Commentaires* autant comme un manuel d'art militaire (le « bréviaire de tout homme de guerre », dit Montaigne⁴²) que comme une histoire des Gaules, il n'en pointe pas moins les qualités éminentes du général : sa prescience de la menace germanique sur la Cisalpine et sur Rome (*Recherches*, I, 10, p. 300-302), sa rapidité d'exécution sur le terrain, qui l'oppose à Pompée, ce vainqueur « nonchalant » de Dyrrachium incapable d'exploiter une victoire (*Lettre XIII*, 14, au comte de Sanzay, in *Lettres historiques*, p. 428)⁴³, enfin sa mansuétude pour les débordements de la soldatesque hors du champ de bataille⁴⁴ (« l'on dit que Jules Cesar, lors qu'il faisoit guerre contre

veterum Gallorum de Ramus, voir K. Meerhoff, *Rhétorique et poétique en France au XVI^e siècle*, Leyde, Brill, 1986, p. 281, n. 15.

³⁹ Cf. Henri Estienne, *La précellence du langage françois* : « il est croyable que *Les souldoyers*, au lieu de ce que nous disons *Les soldats*, soyent demourez en nostre vieil langage [...]. Lequel vocable *Souldoyers* approchoit plus pres du Gaulois, *Soldurii*, que n'en approche cest autre, *Soldats* » (éd. Huguet, Paris, A. Colin, 1896, p. 349). Mais l'étymologie est italienne (C. Demaizière, « La situation linguistique et le plaidoyer pour la langue française d'Etienne Pasquier », *Etienne Pasquier et ses Recherches de la France [Cahiers V.L. Saulnier*, 8, 1991], p. 27).

⁴⁰ Cf. Pline, XI, XLIV, 121.

⁴¹ Voir aussi la *Lettre X*, 11, à Ange du Coignet (col. 276C), ainsi que les épigrammes latines *De Lutetia Parisiorum* (III, 3, t. I, col. 1161B) et *Ad Lutetiam Parisiorum (Epigrammatum lib. VII*, Paris, Laurent Sonnius, 1618, VII, 13, p. 201).

⁴² *Les Essais*, II, 34, 736A.

⁴³ Même rapprochement entre Hannibal après Cannes et Pompée après Dyrrachium dans la *Congratulation au Roy sur sa victoire et heureux succes contre l'estranger*, vainqueurs en puissance « si l'un et l'autre eussent chaudement poursuivis leurs premieres pointes sans se ralentir » (Paris, Abel L'Angelier, 1588, p. 60-61). Cf. Montaigne, I, 47, 282A.

⁴⁴ Leçon retenue par Biron, « [c]apitaine qui comme un autre Jules Cesar, passoit par dissimulation toutes les fautes de ses soldats, fors les militaires » (*Lettres*, XVII, 4, à Scévole de Sainte-Marthe, col. 499C).

Pompée, permettoit toutes choses à ses soldats, voire qu'ils allassent masquer, moyennant que la lascheté fust dehors quand ce viendroit à jouer des cousteaux », *Plaidoyé pour la ville d'Angoulesme*, à la suite de la *Lettre V*, 13, col. 153D)⁴⁵.

Les apports de César au droit intéressent naturellement l'interprète des *Institutes*. Bien avant Justinien, dès l'époque de la République, on s'est préoccupé à Rome de condenser et d'ordonner le corpus des lois. « Et, depuis, l'opinion de J. César fust de faire le semblable, comme nous tesmoigne Suétone, au 44^e chapitre de sa Vie. *Destinabat... Jus ciuile ad certum modum redigere, atque ex immensa diffusaque legum copia, optima quæque ac necessaria in paucissimos conferre libros* [« il se proposait... de condenser le droit civil et de choisir dans la multitude énorme des lois éparses ce qu'il y avait de meilleur et d'indispensable pour le rassembler en un tout petit nombre de livres », trad. H. Ailloud] (Préface, p. 3). Dans le commentaire proprement dit, César est salué comme l'introducteur ou plutôt le rénovateur du testament militaire (II, 96, p. 393, qui corrige Ulprien par Plutarque), comme l'auteur de la loi *Qua de modo credendi possidendique intra Italiam cauebatur*, contre l'usure (III, 18, p. 531), et comme l'initiateur d'un mode moins favorable d'apurement des dettes (III, 67, p. 737-738).

Le bilan politique est plus contrasté. Certes César a eu la chance, comme Alexandre, de surgir à son heure pour accomplir ses desseins et son destin, de frapper au bon moment à la porte de l'histoire. « Car il ne faut pas estimer que Pirrhus et Hannibal fussent moindres en vaillance, ou conduite qu'Alexandre de Macedoine, ou Jules Cesar : mais lorsque ces deux premiers heurterent leur fortune contre l'Estat de Rome, il n'estoit encore disposé à prendre coup, pour une infinité de raisons, comme il fut du temps de Jules Cesar, et celuy d'Asie du temps d'Alexandre » (*Rech.*, III, 11, p. 602-603)⁴⁶. Mais qu'a-t-il fait de cette chance historique ? Par ambition personnelle il a précipité Rome dans la guerre civile, trahi la république pour se faire roi. Dès *Le Monophile* de 1554, Pasquier met dans la bouche de Philopole un éloge vibrant de la démocratie romaine enfantée par les matrones de Troie mais corrompue avec le temps par l'ambition des puissants : « la perversité de leurs mœurs requerant nouvelle police, fut suscité Jule Cesar, qui par une haulte hardiesse, pervertissant et preposterant [renversant] toutes les loix anciennes, retourna l'ordre de ceste ville en Monarchie : mais quelle Monarchie, dirons-nous ? ne fut cest Empire Romain une perpetuelle tyrannie [...] ? »⁴⁷. Ce dernier mot est constamment associé à César (« usurpateur d'une nouvelle tyrannie », *Rech.*, IV, 26, p. 973) et aux changements politiques qu'il introduisit à Rome (« Cesar changea l'Estat populaire en un[e] Tyrannie de lui et des siens »,

⁴⁵ D'après Suétone, 65 et 67. Cf. Montaigne, *Les Essais*, II, 34, 737A.

⁴⁶ Cf. Pompée ironisant devant Sylla âgé que « plus de nations adoroient le soleil levant, que le couchant » et connaissant à son tour l'éclipse de l'âge, « quand il voulut heurter sa vieille, contre la nouvelle fortune de Jules César » (*Lettres historiques*, V, 9, à Guillaume de Marillac, p. 197). Sur la métaphore, récurrente, des deux soleils (d'après Plutarque, *Dicts notables des anciens Roys [...]*, trad. Amyot, p. 206G), voir la thèse d'habilitation de C. Magnien, *Pasquier épistolier* (Université de Paris IV-Sorbonne, 1999, p. 194, n. 230).

⁴⁷ Éd. E. Balmas, Varese, Cisalpino, 1957, livre 1^{er}, p. 140. Cf. l'Escolier, dans le *Pourparler du Prince* : « cest audacieux Cesar, sous lequel la liberté de l'empire romain perdit son nom » (*Pourparlers*, p. 59).

Catéchisme des Jésuites, III, 25, p. 437); « Jules Cesar ayant envahi la liberté populaire, et transmis la tyrannie à sa posterité », *Rech.*, III, 37, p. 782; « Après que la démocratie de Rome se fust eschangée en la tyrannie d'un seul dominateur », *Interpretation des Institutes*, II, 29, p. 209). Mais l'histoire se termine mal et le dictateur perpétuel tombe sous les vingt-trois coups de poignard de ses assassins. Pasquier, témoin accablé des malheurs du temps, ne manque pas de tirer les leçons des guerres civiles romaines. D'abord qu'on n'échappe pas à son destin, quoi qu'on tente pour ruser avec lui : alors qu'Auguste finit par se concilier les Romains par sa libéralité, la même vertu cause la perte de César, victime de l'ingratitude (« si feut-il miserablement mis à mort par ceux qui luy devoient la vie mesme », *L'Alexandre*, in *Pourparlers*, p. 196)⁴⁸. Ensuite que les tyrannicides paient à leur tour le prix de leur crime : « tous ceux qui meurdrirent Jules Cesar en plein Senat, moururent depuis de morts violentes » (*Lettres*, XVII, 3, col. 498B); « Ceux qui tuerent Cæsar dans l'an furent tous mis à mort, et la pluspart du glaive mesme dont il[s] avoient frappé ledit Cæsar » (*L'Antimartyr*, in *Écrits politiques*, p. 226). Enfin et surtout que l'assassinat du dictateur, loin de sauver la République, n'aura été que le prélude de nouvelles guerres, précipitant davantage Rome vers sa ruine : « la mort de Cesar ne fut la fin, ains ouverture de plus grandes guerres, qui apporterent le changement de la Republique de Rome, [...] la mort de Jules Cesar introduisit le Triumvirat, qui fut depuis reduit en la tyrannie d'Auguste » (*Lettres historiques*, XIII, 6, p. 373); « Ainsi dedans la ville de Rome après ceste grande division qui fut entre Cesar et Pompée, tant s'en faut que leurs morts y apportassent fin, qu'au contraire elles engendrerent une pepiniere d'autres guerres, tantost encontre Sexte Pompée, tantost contre Scipion, qui encontre Marc Anthoine, jusques à ce que finalement en la fortune heureuse d'Auguste, après plusieurs revolutions d'années, fut la conclusion du malheur, qui apporta nouvelle face de Republique » (*LH*, X, 6, p. 224). La leçon est naturellement à méditer pour les contemporains de Pasquier, qui voient s'enchaîner les guerres civiles les unes aux autres sans toujours parvenir à distinguer entre elles⁴⁹.

Quelle image de Jules César se dégage de l'œuvre de Pasquier et quelles fonctions remplit au juste sous sa plume l'évocation du grand Romain ? Questions « chatouilleuses », pour reprendre une épithète chère à notre auteur⁵⁰. L'image de César, attendue, est celle de l'homme d'action et du grand écrivain ayant su

⁴⁸ Cf. Ronsard, *Hymne des Astres* : « Cettuy comme un Cesar apres avoir rué / L'Empire sous ses piedz, est à la fin tué / De ses gens, et ne peut fuir la destinée / Certaine, qu'en naissant vous luy avez donnée » (*OC*, éd. Laumonier, Paris, STFM, 1914-1975, t. VIII, p. 158, v. 179-182).

⁴⁹ Par exemple Montaigne : « Pendant nos troisiemes troubles ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela) [...] » (*Les Essais*, II, 6, 373A), cinq mois à peine séparant la paix de Lonjumeau, qui conclut la deuxième guerre, de la reprise des combats, en août 1568. Mais on connaît sa mauvaise mémoire, sans doute aggravée ici par l'accident de cheval.

⁵⁰ *Pourparlers*, éd. citée, p. 85 et 161; *Lettres*, XV, 18, à Jean de Serres, col. 445C. Voir Ph. Desan, « Estienne Pasquier et le travail documentaire », in *Penser l'histoire à la Renaissance*, Caen, Paradigme, 1993, p. 116-117.

conjoindre les armes et les lettres [*giungere l'ornamento delle lettere alla virtù dell'arme*, *Le Courtisan*, I, 43] ou, dans le français de Ronsard,

Vaillant et sçavant tout ensemble,
Qui le jour dontoit ses haineus,
Et la nuit escrivoit sa gloire (éd. Laumonier, II, 30-31, v. 32-34).

Le *Pourparler du Prince* lui attribue notamment ces deux traits distinctifs : il nous a laissé les mémoires de ses grandes entreprises et il a été aussi célèbre comme général que comme orateur (*index nominum* de l'éd. Sayhi-Périgot, s.v. « César », p. 253). C'est l'Escolier qui salue en lui le secrétaire de ses propres faits (p. 57), « écrivant la nuit ce qu'il exécutoit le jour » dira Monluc⁵¹, puis le double talent d'un homme dont « il estoit malaisé de juger, lequel estoit le plus excellent en luy, ou le moyen et façon de bien conduire une guerre, ou l'art de bien harenguer » (p. 59). Ce qui vaut à César d'apparaître deux fois dans les *Icones* de Pasquier, aussi bien comme homme politique, entre Caton d'Utique et Pompée⁵², que comme historien, entre Salluste et Tite-Live : *Dicam de Caio quid Cæsare sentio, ciuis / Tam bonus ô utinam, quam bonus historicus* [Je dirai ce que je pense de Caius César, plutôt aux dieux qu'il eût été aussi bon citoyen qu'historien] (*icon* 82, dans *Les Œuvres*, t. I, col. 1260C). Le second est indissociable, malheureusement, du premier.

Quel parti Pasquier tire-t-il au juste de cet auteur et de cette autorité ? Sans revenir sur l'utilisation du *De bello Gallico*, dans *Les Recherches*, comme document historique passé au crible de la critique textuelle, on soulignera surtout la manière dont la référence césarienne est mise au service du discours : de la rhétorique démonstrative, quand il s'agit de célébrer la victoire fulgurante d'Henri IV sur Mercœur ou bien sa campagne de Savoie, qui éclipse à elle seule les exploits d'Alexandre et de César (*I modo, Alexandri, vel Cæsaris acta recense, / En tibi Rex unus major utroque fuit*, distique final du *De Regis Henrici Magni, in Allobroges expeditione*, à la suite de la *Lettre* XIX, 4, à Paul Pétau, col. 548C)⁵³ ; de la rhétorique judiciaire, quand l'avocat Pasquier, défenseur de Jean d'Arconville⁵⁴, ayant obtenu du plaignant Simon Bobie qu'il se déclare enfin sa partie civile, tire théâtralement parti du faux pas commis par son adversaire :

Or sus, graces à Dieu, tout va bien pour moy : et m'en prend tout autrement, qu'il ne fit anciennement à ce grand Jules Cesar, auquel, ayant traversé le Rubicon pour

⁵¹ *Commentaires*, éd. citée, p. 22. C'est sans doute la figure idéale de César que le *Politique* du *Pourparler du Prince* projette ensuite sur Guillaume du Bellay, « Seigneur, qui avoit la main et pour escrire elegamment, et l'employer aux armes vaillamment, quand le besoing le requeroit » (p. 88).

⁵² *Singula discutias, magnæ virtutis imago / Julius, at nihil hoc, expendas omnia, pejus* (*Les Œuvres*, t. I, *icon* 49, col. 1257C). Mais il est question de César de l'*icon* 47 sur Sylla (dont la cruauté est opposée à la clémence de son successeur) jusqu'à l'*icon* 51 sur les deux Brutus (le second abattant César, mais pas la tyrannie).

⁵³ Cette « Epigramme sur la guerre de Savoye pour le Marquisat de Salusse » (manchette) se retrouve au livre VII, pièce 25, des *Epigrammata* de 1618 (p. 204-205).

⁵⁴ Sur ce procès, tenu en 1581, voir P. Bouteiller, *Étienne Pasquier (1529-1615). Sa vie et sa carrière*, Lille-III, ANRT, 2001, p. 89-96.

s'impatroniser [s'emparer] de l'Estat, apparut un fantosme : au contraire, Bobie ayant contre nous franchy le mesme Rubicon, au lieu d'un fantosme, dont estions jusques à huy servis, nous avons maintenant un homme en teste, ressource de la calomnie, et fausse imputation (*Plaidoyé [...] contre Maistre Simon Bobie*, à la suite de la lettre XII, 1, à Jacques Faye d'Espeisses, col. 318B)⁵⁵.

Mais Pasquier cultive surtout le parallèle historique, qui appelle invariablement sous sa plume la figure du grand Romain, pour lui comparer Henri de Guise, à des fins politiques, ou bien les jésuites, à des fins polémiques. L'assassinat de Blois inspire en effet à l'épistolier non seulement un rapprochement avec la mort brutale de François de Guise, le père, sous les balles de Poltrot de Méré, mais eu égard aux circonstances, en un lieu emblématique du pouvoir, le rappel du précédent césarien : « Finalement tous deux sont morts de morts violentes, mais le dernier d'une mort plus grande ; car tout ainsi que Jules Cesar fut tué en plein Senat, aussi le fut cettuy-cy, au Conseil du Roy, quoy que soit en sa chambre, sortant du Conseil : et mesme en cette mort il y a quelques conformitez avec celle de Cesar » (*Lettre XIII*, 6, à Pierre Airault, col. 373C). La suite du développement fait l'inventaire de ces analogies, au nombre de cinq (non sans noter au passage telle ou telle dissemblance, « un poinct y a de divers, à l'avantage du nostre », *ibid.* ; « mais pour une autre consideration », col. 374A). Le parallèle, conduit jusqu'à son terme, laisse redouter pour la France des malheurs comparables à ceux des guerres civiles romaines, déjà prophétisés par Pasquier dans une épitaphe latine anonyme dont il revendique à présent la paternité⁵⁶ :

*Guisius et Cæsar medio periere Senatu,
Hic Bruti gladio, hic Principis arte sui.
Scilicet ut premeret metuenda Tyrannidis arma,
Has Rex, has Brutus strauerat insidias.
Cæsar is at Latia est Respublica morte sepulta ;
Guisii an occumbet Gallia nostra, nece ?* (col. 374B)

[Guise et César sont morts en plein Sénat, l'un par le glaive de Brutus, l'autre par l'artifice de son Prince. C'est bien sûr pour abattre les armes redoutables de la Tyrannie que le Roi, que Brutus ont dressé ce piège. Mais la République romaine a été ensevelie par la mort de César ; est-ce que notre Gaule succombera du meurtre de César ?]

⁵⁵ L'expression est aussi appliquée à Condé, rebelle trop timoré après sa prise d'armes de mars 1562 (« puis qu'il luy estoit advenu de franchir le Rubicon, il ne devoit desespérer, ny la ville de Paris, ny la presence de son Roy », *Lettres historiques*, IV, 15, à Christophe de Fonsomme, p. 99). L'auteur des *Recherches* la fait sienne, avec un humour un peu pédant, pour ménager une transition entre la moderne poésie italienne et l'ancienne latine : « J'ay longuement marchandé avec moy avant que passer le Rubicon, maintenant le veux-je franchir, et sans m'acheurer au vulgaire Italien, soustenir en plus forts termes, que nostre langue n'est moins capable que la Latine des traits Poëtiques hardis » (VII, 9, p. 624).

⁵⁶ Comme il le fera à nouveau dans la lettre XIX, 11, à Loisel (*Lettres familières*, p. 298). La pièce est encore reproduite dans le *Tumulorum liber* posthume (pièce 30, p. 297).

L'intention est polémique, en revanche, dans *Le catéchisme des Jésuites*, III, 25, contre qui Pasquier croise le fer depuis le fameux procès de 1565. Le passage s'ouvre sur un bref rappel d'histoire romaine : le bénéfice retiré par César des divisions gauloises (en des termes voisins de la *Lettre* X, 6, à Brûlard), l'appui de Pompée, les mises en garde de Caton d'Utique, la fin de la République. Ce décor une fois planté, il ne reste plus qu'à faire entrer en scène la Compagnie et à redistribuer les rôles, parfois inattendus, depuis Luther en Gaulois rebelle jusqu'à la Sorbonne en Caton *rediuuius* (« Caton croit que les privilèges que l'on ordonnoit à Cesar perdroient en fin la Republique : Cette grande faculté de Theologie de Paris declara dès l'an 1554. que cette Secte seroit à la longue, la desolation et ruine de nostre Eglise », éd. Sutto, p. 437). Comme après l'assassinat de Blois, la logique du parallèle annonce un avenir bien sombre, à moins que Dieu ne dessille enfin les yeux du pape sur les agissements pernicieux du loyolisme.

Pour conclure, nous marquerons d'abord les limites de cette étude. Elle n'éclaire pas suffisamment les sources de Pasquier, qui a pu emprunter à d'autres textes qu'à ceux, canoniques, de Plutarque et de Suétone, par exemple à Lucain, Valère Maxime, Dion Cassius, et dont le César doit peut-être aussi quelque chose aux commentaires de Beroaldo et de Sabellico (utilisés par Montaigne) ainsi qu'au *Liber de Caesaris militia* de son maître Ramus. Il faudrait aussi examiner de plus près ses traductions, sorties de la plume d'un excellent latiniste, dans les extraits étendus qu'il donne du *De bello Gallico*, conformément à l'intention proclamée au début des *Recherches* non seulement d'alléguer les auteurs-sources mais encore de « couch[er] leurs passages tout au long » (I, 2, p. 253). Ces limites posées, il apparaît que la place de César dans l'œuvre de Pasquier est à la fois modeste et cohérente. Elle est modeste, parce que *Les Recherches de la France* et les œuvres apparentées ne sauraient glorifier d'autre figure que la patrie elle-même et, plus que ses rois et ses guerriers, fussent-ils français, elles célèbrent les institutions nationales, à commencer par le Parlement de Paris. Elle est cohérente aussi, parce qu'il est frappant de voir Pasquier, en son nom propre ou par le truchement de ses personnages, reprendre inlassablement les mêmes *facta* et *dicta* du grand Romain, trop grand dans ses appétits et dans ses ambitions pour ne pas entraîner avec lui la patrie à sa perte. Reconnaissons-le toutefois pour finir : le César de Pasquier, même s'il reste toujours à l'horizon de sa réflexion politique, n'a pas la trouble complexité de celui de Montaigne, ce « brigand » fortuné⁵⁷ dont nous parlent ici même à deux voix, sinon en chants amœbées, Bénédicte Boudou et Françoise Charpentier.

Denis Bjaï
Université d'Orléans

⁵⁷ *Les Essais*, II, 11, 424A. César fut traité de « brigand » par Marcellus (Plutarque, *Vie de Pompée*, trad. Amyot, chap. LXXXIII). Cf. le *felix prædo* de la *Pharsale*, X, 21.